

Recherches sociographiques



Michèle CHARPENTIER (dir.), *Viellir au pluriel. Perspectives sociales*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 496 p.

Martine Lagacé

Volume 53, numéro 1, janvier–avril 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008945ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008945ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lagacé, M. (2012). Compte rendu de [Michèle CHARPENTIER (dir.), *Viellir au pluriel. Perspectives sociales*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 496 p.] *Recherches sociographiques*, 53(1), 244–245.
<https://doi.org/10.7202/1008945ar>

Michèle CHARPENTIER (dir.), *Viellir au pluriel. Perspectives sociales*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 496 p.

« Soi-même comme un autre ». Dès lors que nous souscrivons pleinement à cette réflexion du philosophe Paul Ricoeur, la stigmatisation de l'autre et bien souvent son exclusion apparaissent comme des processus tout à fait absurdes. Cet « autre », dans le collectif *Viellir au pluriel. Perspectives sociales*, c'est l'ainé. Différent par son âge et par la singularité de son parcours du vieillir. C'est ainsi que sont ancrés les deux fondements majeurs de ce collectif : reconnaître qu'il n'y a pas un seul vieillissement mais bien « des » vieillissements et de ce fait, reconnaître aussi que ces parcours multiples constituent une véritable richesse pour toute société misant sur la diversité. Penser le vieillir à l'opposé de ces postulats, nous en convainquent les auteurs, c'est ouvrir la voie à l'exclusion avec les conséquences négatives que celle-ci génère, pour l'ainé comme pour la société.

Les vingt et un chapitres qui jalonnent cet ouvrage phare dans le domaine de la gérontologie sociale sont une solide démonstration de l'importance de penser (voire de « re »penser) le vieillir en termes de *solidarités*, de *reconnaissance* et de *citoyenneté* de l'ainé. Pour ce faire, et c'est le fil conducteur qui sous-tend ce collectif, il faut changer le regard que nous portons sur le vieillissement, notre rapport à l'ainé, à la fois comme individu et comme société. Cela pour sortir du cadre réducteur de l'âgisme, vecteur principal des exclusions sociales des aînés et source première de décalage entre les croyances et réalités du vieillir. Soulignons d'emblée que cet ouvrage, de par la réflexion qu'il suscite, permet de réduire substantiellement ce décalage.

La première partie permet de rendre compte des multiples représentations et des parcours de vie diversifiés des aînés ; ce faisant, c'est tout le discours social qui tend à homogénéiser le « groupe des aînés » qui est remis en question, tout autant que les modèles prescriptifs du « bien vieillir ». Cette diversité s'exprime ainsi dans le parcours différentiel entre hommes et femmes aînés, tout autant dans celui des personnes âgées immigrantes et des aînés gays et lesbiennes. La seconde partie traite de l'inégalité des défis quant aux vieillissements (traduisant encore une fois la diversité des parcours des aînés). Entre autres défis, celui du vieillir en santé, lequel sous-tend des variations selon les positions sociales des aînés, notamment le genre et la situation économique. L'inégalité concerne aussi la situation des aînés aux prises avec des problèmes de santé mentale et le double stigmaté auquel ils sont bien souvent confrontés. La troisième partie propose une réflexion sur les environnements dans lesquels vivent les aînés tout autant que sur leurs liens avec la famille, la communauté, les réseaux d'aide formels et informels. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage mise notamment sur les différentes formes d'engagement des aînés ainsi que sur les politiques québécoises relatives aux vieillissements.

Cet ouvrage fournit au lecteur un tour d'horizon très étoffé, essentiel quant aux enjeux sociaux des vieillissements. Plus important : il appelle à un changement

des mentalités, à un nouveau regard sur ces vieillissements. C'est la condition sine qua non pour un vieillir dans la diversité, dans la dignité et dans la solidarité.

Martine LAGACÉ

*Département de communication,
Université d'Ottawa.
martine.lagace@uottawa.ca*

Frédéric PARENT et Paul SABOURIN (dirs), « Les sciences sociales au Québec : l'héritage leplaysien », dossier publié dans *Les Études Sociales*, n° 151, Paris, 2010, 116 p.

Le titre de ce dossier publié dans la revue du mouvement leplaysien avait suscité en nous de grandes attentes. Il nous donnait à espérer un bilan de l'historiographie des sciences sociales au Québec pour l'histoire critique de la science sociale de Le Play et de ses continuateurs, le projet particulier de la revue hôte. Nous avons une inquiétude quant à la signification des : qui lient dans ce titre « Les sciences sociales au Québec » au signifiant équivoque « l'héritage leplaysien ». Au-delà d'un panorama de faits et de conjectures sur les influences et les reprises d'idées qui constitueraient quelque chose comme une généalogie spirituelle des Québécois « tributaires » des leplaysiens, l'intérêt des articles de ce dossier nous paraît surtout résider dans le souci des auteurs de rappeler la pertinence toujours actuelle de certains travaux d'Antoine Gérin-Lajoie, de Léon Gérin, de Horace Miner et d'Everett C. Hughes. Ici, l'histoire de la pensée est vouée à ébranler des convictions et à enrichir les créations de penseurs contemporains.

Pour une histoire de la sociologie québécoise où, affirme Frédéric Parent, l'on « paresse intellectuellement devant la tâche d'analyser réellement » les travaux de Gérin « dans leur complexité », son article trouve dans ses textes une conception originale de l'espace social qui reconnaît sa constitution symbolique ainsi que l'individu comme un sujet actif. Cette conception ferait de Gérin le « précurseur » de ce que Bruno Jean présente comme le « nouveau paradigme du développement territorial », et du « retour du sujet » dont ce dernier fait la promotion en sociologie de la ruralité. L'espace consacré à l'éclaircissement des idées de Gérin est malheureusement restreint, non par leur mise en dialogue avec l'étude contemporaine de la construction sociale des territoires que nous aurions souhaitée à l'appui de son allusion, mais par un exercice douteux aboutissant à des rapprochements avec certaines idées d'Halbwachs et d'autres pour souligner leur originalité par rapport aux conceptions de Durkheim, de Tourville et de Demolins. Paresse intellectuelle ou ambition limitée dans cette voie : Parent attribue à ces trois références des positions, pour le moins dire avec lui, « trop simplistes et réductrices » – surtout pour Durkheim chez qui l'espace social ne serait « pas le Lieu de la Science sociale, mais plutôt un espace démographique » –, en signalant d'ailleurs ne pas avoir étudié attentivement leur pensée.